

L'Ange
et le violoncelle

Claire Renaud

L'Ange et le violoncelle



© 2020, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche.
© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0998-9

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À Sylvain,
À nos enfants,
À André Gaillet,
dont le père a été trouvé dans un train.
À Jean-Marc Roberts,
« Ce n'est qu'au troisième roman
que tu sauras vraiment. »
À Xavier, qui m'a permis de savoir.

« Celui que cet ange a vaincu,
— qui avait si souvent renoncé au
combat —
celui-là sort, la tête haute, démarche
droite,
sort grand de cette dure main
qui l'épousa comme pour le former.
Les triomphes ne le tentent.
Croître, pour lui : c'est être
profondément vaincu
par une force toujours plus grande. »

Rainer Maria Rilke, *Le Livre d'images*,
« Le contemplateur »

« Il est beau de chercher des adversaires à sa mesure, plutôt que ceux que nous avons déjà vaincus du regard avant même que d'engager la lutte. Mais il est plus beau encore de recevoir un adversaire à sa *démesure*, un adversaire irrésistible, car où, sinon contre lui, pourrons-nous déployer jusqu'à l'inconnu de nos forces ? »

Jean-Louis Chrétien, *Corps à corps*

« Il me poussera d'autres ailes que les anciennes, des ailes qui pourront enfin m'étonner. »

Les Ailes du désir, Wim Wenders

1

Une vie ordinaire

Comme chaque matin, Joseph est réveillé par le départ du train de 6 h 27 pour Nancy. La sonnerie retentit, là-bas, en contrebas, sur le quai, les portes se ferment, les yeux de Joseph s'ouvrent, là-haut, dans son petit appartement d'un immeuble qui donne sur les voies de la gare de l'Est.

Joseph se redresse, pivote, pose ses pieds à terre, les glisse dans ses chaussons et se lève.

Il n'est pas très bien réveillé, mais il n'a pas besoin de l'être. Les gestes sont automatiques : on marche jusqu'à la cuisine, on ouvre la boîte à café, on dépose quatre cuillerées dans le filtre, une

cinquième pour la cafetière, on ajoute trois verres d'eau, et on appuie sur le bouton. On en profite, en attendant que le café coule, pour enfiler l'uniforme de rigueur : pantalon gris, chemise grise, chaussettes noires, chaussures noires. Un peu d'eau sur le visage, un coup de peigne dans une tignasse broussailleuse, on en a fini avec la salle de bains.

On se sert une grande tasse, on l'avale d'un trait, on attrape son trousseau de clés, on claque la porte, on descend six étages et on est dans la rue.

Joseph ne voit pas la clarté d'un ciel, ne sent pas la douceur d'une brise, n'entend pas le chant des oiseaux. Il marche d'un pas régulier vers la gare.

La pluie ne le gêne pas, le soleil ne le réjouit pas non plus, la météo n'a aucune influence sur son moral, s'il en a un.

Joseph distingue l'été de l'hiver par les frissons qui couvrent ses bras ou les gouttelettes de sueur qui perlent à son front. Il enfile sa parka grise quand il frissonne. Il la retire quand il sue.

Joseph ne vit pas, Joseph fonctionne.

Joseph est un homme sans histoire. Elles se déploient autour de lui, elles s'accrochent à d'autres héros, elles se servent d'autres éléments, elles glissent sur Joseph, il les décourage.

Sa vie n'est pas malheureuse. Sa vie n'est pas triste. Sa vie est vide.

Joseph a cinquante ans, un physique d'homme de la terre et des arbres qu'elle fait pousser. Il est massif, charpenté, bâti. Un grand corps, de solides épaules, une tête ronde déplumée posée directement sur son buste, sans qu'un cou, invisible,

semble la soutenir. Des mains larges aux paumes rugueuses, des yeux foncés, des pieds immenses.

Joseph travaille au service des objets trouvés de la gare de l'Est. C'est à lui qu'on ramène tout ce que les gens oublient dans les trains ou sur les quais. Le soir venu, il fait le tour des wagons vides stationnés dans la gare pour récupérer les derniers objets laissés sous les banquettes, dans les porte-bagages ou parfois même dans les toilettes. Et il arpente les quais à la recherche des étuis à guitare, des ordinateurs portables dans leur pochette, des livres abandonnés, des boucles d'oreilles orphelines.

Professionnellement, Joseph est un employé « modèle » : il est toujours à l'heure, il ne râle jamais, il prend très peu de vacances, il répertorie dans l'ordinateur tous les objets qu'il trouve,

il leur accroche une étiquette avec un numéro et les range dans des étagères avec un classement efficace : appareils électroniques, doudous, instruments de musique, sacs à main, valises pleines, il tient une comptabilité parfaite. C'est fou ce que les gens perdent et oublient. Les étagères débordent de la négligence de tous. Elles regorgent de leur indifférence. Joseph accumule des morceaux de vie, des traces d'histoires dans un dédale personnel où tout autre que lui se perdrait. Il est le maître de ces tours branlantes, l'officiant de cette drôle de cathédrale aux arcs incertains. Parfois Joseph lève les yeux vers cette voûte branlante et il lui semble que tous ces objets l'étouffent et pourraient l'écraser. Il balaie cette menace en grimpant sur une échelle et en rangeant froidement ce qui dépasse.

Il y a toujours des objets inadéquats. Comme les gens. Un ours en peluche à qui il manque un œil, un collier sans fermoir, un violoncelle avec des cordes en moins, une poussette à trois roues. Des Photomatons découpés, des lettres perdues, ou déchirées. Ces objets-là ont une place à part dans le classement de Joseph. Il les rassemble dans deux étagères en coin, bazar merveilleux où voisinent le précieux et le ravaudé, l'indispensable et le futile, le beau et le laid. C'est là que Joseph se réfugie quand il ne comprend plus à quoi rime la vie, et aussi sa vie. Dans cet amas hétéroclite, il peut espérer que lui aussi a une place. Que les choses abîmées, au nombre desquelles il se compte, ont malgré tout droit à une forme d'existence.

Une existence classée, droite, taiseuse. Joseph ne vole pas, ne revend pas ce que

personne n'est venu chercher, emmène chaque mois son butin à une association qui le redistribue, il fait son devoir sans un mot plus haut que l'autre. D'ailleurs il n'a pas de mots tout court. Il parle très peu.

Ce matin-là, Joseph entre dans la gare de l'Est. Quelques magasins sont ouverts : la presse, où il prend son journal dans le présentoir, laisse un euro et reçoit un signe de la main d'Amin, qui range dans les rayons les magazines arrivés du matin. Le snack est sa deuxième halte. Joseph s'installe à une table haute. Adèle ne tarde pas à arriver avec un café chaud, sans sucre, et un croissant.

— Bonjour, Joseph. Ça va bien ce matin ?

Adèle est une femme forte et une forte femme de quarante-sept ans, tout